Document generated on 04/19/2024 9:02 p.m.

Études internationales

Morin, Michel; *L'Amérique du Nord et la culture : Tome II. Le territoire imaginaire de la culture,* Montréal, Hurtubise, HMH, Coll. « Brèches », 1982, 326 p.

Gilbert Larochelle

Volume 15, Number 3, 1984

URI: https://id.erudit.org/iderudit/701710ar
DOI: https://doi.org/10.7202/701710ar

See table of contents

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)
1703-7891 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Larochelle, G. (1984). Review of [Morin, Michel; *L'Amérique du Nord et la culture : Tome II. Le territoire imaginaire de la culture,* Montréal, Hurtubise, HMH, Coll. « Brèches », 1982, 326 p.] *Études internationales*, *15*(3), 634–635. https://doi.org/10.7202/701710ar

Tous droits réservés © Études internationales, 1984

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

MORIN, Michel; *L'Amérique du Nord et la culture: Tome II. Le territoire imaginaire de la culture*, Montréal, Hurtubise, HMH, coll. « Brèches », 1982, 326 p.

À la suite du premier tome sur *Le territoire imaginaire de la culture*, Michel Morin revient à la charge en solo cette fois avec un essai d'interprétation visant non seulement le Québec, mais *L'Amérique du Nord et la culture*. D'entrée de jeu, le projet est clairement délimité dans son objectif: il ne s'agira pas de se livrer à une démonstration dans le développement de la pensée, mais d'adopter un « caractère affirmatif, nous dirons presque « prescriptif » des textes qui constituent le corps de cet ouvrage ». En effet, l'auteur ne s'est guère privé d'une liberté discursive en choisissant d'offrir à son lecteur un exposé dont la forme laisse parfois entrevoir un penchant à la virtuosité dans l'expression et à la diversité dans les thèmes abordés. À première vue, le projet paraît un peu hétéroclite en ses trois parties: a) au-delà des idéologies, l'individu, b) l'Amérique du Nord, la culture et l'État, c) le Canada-français, l'histoire et l'imaginaire. De même en va-t-il pour les auteurs auxquels on se réfère de la philosophie à la littérature en passant par la psychologie: Hegel, Nietzsche, Lacan, Jean-Charles Harvey et Jules Vernes. Mais, en toile de fond, une même préoccupation demeure: l'analyse des processus de conjonction des facteurs territoire/peuple/État.

L'idéologie est appréhendée en première partie comme un « moment bloqué, non-dialectisé, retourné sur soi, du développement de la conscience » (p. 13). Lieu du fantasme transposé sur le plan social, elle correspond, pour Morin, à une sorte de déviation qui arrache l'individu à lui-même en inhibant une relation immédiate au réel. L'idéologie est inscrite dans la ligne des adhésions religieuses dont elle hérite dans ses principaux traits tout en cherchant de plus en plus à s'en démarquer: « La pensée s'est dégagée de Dieu, de cet exil dans un au-delà où elle avait cru trouver sa vérité, mais au prix d'une renonciation au corps, c'est-à-dire au champ du Désir » (pp. 14-15). Il faut donc ranger aussi bien la religion que l'idéologie au musée des consciences fausses, dénoncer la fusion totalisante des acteurs sociaux à laquelle toutes deux prétendent. Soucieux de « saisir la véritable nature de l'idéologie » (p. 19), l'auteur en vient à situer ses formes privilégiées d'expression dans le nationalisme et le socialisme. Elle passe toujours par l'un ou l'autre de ces discours, dit-il, ou encore par un mélange des deux selon des proportions variables: ce qui donne lieu, de façon implicite, à une conception occidentalo-centrée. Le caractère erronné du nationalisme et du socialisme, et à la limite de tout lien social où l'individu est absorbé dans une entité abstraite, paraît déductible de l'illégitimité intrinsèque de l'idéologie au même titre, écrit-on, que « du point de vue médical ou psychiatrique, telle névrose ou telle psychose est anormale » (p. 22).

Dès lors, un épineux problème survient: en fonction de quels critères peut-on départager le normal de l'anormal, décréter le vrai et le faux, identifier l'idéologie par rapport à ce qui n'en relève pas? L'existence d'une vérité implicite, voire d'une morale, que l'on pressent dans ce discours est affichée de manière non équivoque: la philosophie de Michel Morin propose d'affirmer la primauté de l'Individu. Affranchi du joug idéologique, celui-ci devient donc en mesure d'assumer l'espace selon ses exigences, ses désirs et ses besoins, d'instaurer un territoire qui ne soit plus en rupture avec le territoire réel. Et, la fausseté de l'imaginaire, pour Morin, ne peut naître que dans la représentation sociale où les hommes et l'espace sont assimilés à un code culturel. À cet égard, la visée « tendanciellement » totalitaire du nationalisme canadien-français par lequel on prétend représenter la société québécoise est révélatrice, souligne-t-il, de la nature de l'idéologie dont l'individu a expérimenté l'inanité en ce XXème siècle. En cohérence avec ses postulats, Morin présente le sujet individuel dans son essence: « Arrivé à ce point, nous posons une certaine essentialité de l'individu (...). Cette essentialité n'est pas fixe, elle n'est pas un donné stable auquel l'individu pourrait s'en remettre » (p. 51). On se demande, non sans quelque surprise, comment l'auteur peut écrire qu'une essence n'est pas fixe. L'essence, à supposer que cela existe, renvoie, il me semble, à l'éternel, à l'immuable et à l'universel. Dès qu'elle n'est

plus fixe, elle devient autre chose qu'une essence. Même en dépit de la prudence initiale du ton résolument affirmatif, il est difficile d'imaginer comment l'auteur ait pu ne pas faire un choix dans ce qui ressemble bien au dilemme de Monsieur Séguin: ou bien on opte pour l'essence individuelle, laquelle ne saurait être qu'un donné, ou bien on affirme l'existence fluide des individus, soumis au conditionnement réciproque entre eux, social et historique. Avec cette primauté de l'individu, Michel Morin étudie, en seconde partie, l'appropriation territoriale de l'Amérique.

La découverte et la conquête de l'Amérique constituent non seulement un déplacement démographique ou un investissement économique, mais aussi un mouvement d'expansion culturelle du vieux continent: « L'Europe se déracine, devient migrante, et c'est désormais sur une trajectoire qui, par-delà l'Atlantique, va de l'Europe à l'Amérique, puis de l'Est à l'Ouest que s'inscrit le mouvement de la culture européenne. C'est cette trajectoire, cette situation de transit qui constitue aujourd'hui sa vérité » (p. 98). Mais, l'idée d'Amérique symbolise en même temps beaucoup plus qu'un simple prolongement européen. Elle évoque le passage du « sauvage » à l'homme civilisé, la métamorphose d'un territoire réel en un territoire imaginaire sur lequel l'individu policé édifie une culture. La révolution américaine de 1776 consiste en un acte d'inauguration, d'ouverture par l'appropriation d'un territoire vierge de toute représentation. En ce sens, elle est plus importante, soutient Morin, que la Révolution française qui fut un renversement inspiré par l'idée d'une nation organique à représenter, sinon à satisfaire: « L'aspect inaugural l'emporte à tous égards sur l'aspect critique et révolutionnaire » (p. 83).

Le nouveau monde, contrairement à l'Europe, ne peut pas prétendre traduire l'« âme nationale », étant fondé sur une mosaïque ethnique d'immigrants. L'inexistence d'un rapport au passé sera compensée par une espèce de rendez-vous avec l'avenir. L'Europe est venue fonder l'Amérique, et l'Amérique ira finalement rejoindre l'Europe au cours des siècles par l'idée nationale, c'est-à-dire par une tentative d'expression du corps social par l'intermédiaire de l'État.

L'État se construit dans l'appropriation du territoire. À l'encontre du coureur de bois et de l'indien assumant son errance de l'Atlantique au Pacifique, il impose une fixation au sol, délimite des frontières internes par le système de la propriété privée en Amérique, des lois à respecter, etc. À la suite de la problématique du « bon sauvage » de Rousseau et des analyses de Pierre Clastres, Michel Morin opte définitivement pour cet individu – très idyllique en demeurant – sans contrainte, sans État, en discontinuité avec la civilisation européenne et « accordé à l'âme profonde de ce continent nouveau » (p. 165). L'« échec » du Canada-français à s'affirmer de manière souveraine sur le plan politique est une occasion, selon l'auteur, pour retrouver le sens de l'individu en renonçant à l'histoire et au rêve d'un État: « L'avenir est du côté des individus, de l'individu, instaurateur de sa propre loi, se donnant à lui-même son propre testament, forgeant sa propre langue: de l'individu inventeur de son mode de vie... » (p. 316). Qu'on soit en accord ou en désaccord avec les idées qui y sont proposées, ce livre dérange souvent, séduit et provoque parfois, mais ne laisse jamais indifférent. Michel Morin y fait figure d'un puissant « coureur de bois » de la pensée, prenant ses libertés par rapport aux espaces trop « souverains « des spécialités et explorant des territoires fort éloignés les uns des autres pour ensuite les relier dans une vision d'ensemble.

Gilbert LAROCHELLE

Département de science politique
Université de Montréal

SZYLIOWICZ, Joseph S. (Ed.) *Technology and International Affairs*. New York, Praeger Publishers, 1981, 301 p.

Selon la préface du livre, cette collection de neuf essais vise à fournir une analyse systématique des questions majeures concernant les rapports entre la technologie et les affaires internationales, et ce, en vue de répondre aux besoins de l'enseignement et de la recherche dans le domaine. Se voulant donc outil pédagogique et outil de recherche, c'est